

« J'AI UNE NOSTALGIE ASSEZ CONNNE »

Entretien avec Vincent Dedienne réalisé par Sophie Rosemont.



Christophe Martin

Devenu une valeur sûre des petits et grands écrans, Vincent Dedienne nous fait rire (et nous émeut) grâce à son nouveau one-man-show, *Un Soir de gala*.

A VANT DE MONTER SUR SCÈNE, Vincent Dedienne se parfume.

À chaque projet, son odeur. Celle d'*Un Soir de gala* sent le sable chaud – ce qui ne peut se comprendre qu'en allant voir le second one-man-show du comédien. Depuis *S'il se passe quelque chose*, joué pendant plusieurs saisons jusqu'en 2018, Dedienne a mûri. Mais pas trop : il est toujours aussi hilarant, convoquant l'absurde grâce à une galerie de personnages qui, d'un enfant sociopathe à un journaliste hystérique, nous interpellent tous, même dans leurs pires travers. Chorégraphié par Yan Raballand, qui incite Dedienne à une gestuelle nouvelle, parfois même performative, *Un Soir de gala* ne manque ni de piquant ni, ce qui est plus rare pour un one-man-show, de grâce. Alors qu'on le voit de plus en plus au cinéma (en moins d'un an, *Parents d'élèves*, *L'Étreinte* ou *Oranges sanguines*) ou dans le format série (*La Flamme* et bientôt dans *Mauvaise pioche*, aux côtés de François Damians), l'acteur de 34 ans ne délaisse pas les planches. Il leur rend même un vibrant hommage dans *Un Soir de gala* : « C'est un lieu sacré pour moi ! Je ne monte jamais habillé comme tous les jours sur scène. Quand je faisais du judo, il y avait des rituels cruciaux, comme le fait de se saluer avant de monter sur le tatami. C'était le seul truc que j'aimais d'ailleurs, car sinon, ça puait trop des pieds. » Ladies and gentlemen, Vincent Dedienne !

Une fois encore, vous assumez votre mélancolie autant que votre vocation artistique... C'était dans le cahier des charges ?

Pas vraiment : lorsque j'ai commencé à imaginer ce spectacle, je voulais un one-man-show pur et dur, avec plein de sketches. Pas de mélancolie ! Mais elle m'a rattrapé. Finalement, même en tant que spectateur, j'ai besoin de ne pas rire pour rire. C'est agréable de feinter, de créer la surprise : les spectateurs s'attendent à une réplique drôle mais ils trouvent de la nostalgie, et inversement. Cependant, j'ai voulu m'écrire des choses très marrantes, fournir en friandises le comédien que je suis, sans être discriminatoire pour qui que ce soit. Donc je me suis beaucoup relu, et je me suis fait relire par mes amis.

Comment est né ce *Soir de gala* ?

Quelque temps avant le confinement, alors que je faisais mes courses dans un supermarché du 11^e arrondissement de Paris, j'ai reçu un coup de fil de la Comédie de Picardie, un théâtre d'Amiens. J'y ai joué quand j'étais comédien classique, puis pour mon premier spectacle. Ils me demandaient si je n'avais pas prévu de faire une nouvelle pièce, afin que la création soit présentée chez eux... Vu que je ne sais pas dire non et que je suis un garçon poli, ça a été le déclic.

Le confinement a-t-il aidé l'écriture du spectacle ?

Pas du tout ! Tous les matins, je me

mettais devant l'ordinateur, j'ai tapé 100 pages. J'ai tout jeté, c'était nul. Je n'ai pu me replonger et terminer l'écriture qu'une fois la vie redevenue à peu près normale.

Sur scène, vous dansez. Vous qui n'avez pas caché vos complexes d'antan, ces chorégraphies témoignent-elles d'une évolution dans votre rapport au corps ?

Oui, c'est en train de changer... Et c'est à la fois une exploration et une réconciliation. Adolescent, puis jeune adulte, mon corps semblait n'être utile à rien. J'étais plutôt du genre acteur intello : le corps, ce n'était pas mon créneau. Une fois, en cours de théâtre, la prof a demandé à quoi servaient nos corps et j'ai répondu : « à porter des vêtements » ! Jusqu'au choc ressenti en voyant *Kontakthof* de Pina Bausch. Je me suis dit que le théâtre, c'était nul ! Il me semblait qu'un mot ne disait rien par rapport à un geste.

Avez-vous une bande dans le cinéma ?

Pas vraiment. Mais j'ai une bande, celle de l'école de théâtre de Lyon et de Saint-Étienne. Par la suite, j'ai noué quelques amitiés dans le cinéma : Nicole Garcia, Nathalie Baye, Laurent Lafitte. Mais il s'agit souvent d'un rapport de fan à idole. Mes modèles m'ont donné tellement d'énergie, une trajectoire à suivre, que je savais par avance que les côtoyer me ferait du bien. Une fois que je les ai rencontrés, je n'ai pas eu envie de modifier ce rapport. Par ailleurs, j'ai remarqué que je me sentais

« LE PRINCIPAL POUR MES PARENTS, C'EST QUE JE M'ACCOMPLISSE. ET CE N'EST PAS, COMME UN ÉDOUARD LOUIS, EN M'AFFRANCHISSANT D'UN MILIEU QUI M'A FAIT SOUFFRIR. »

surtout proche de chanteurs : Vincent Delerm, un grand frère pour moi, Jeanne Cherhal, Albin de la Simone, Alex Beaupain. Eux, je les jalouse... Bien que je chante hyper bien ! Mais ça fait chier tout le monde, un comique qui chante, non ?

Non seulement vous chantez, mais vous lisez aussi beaucoup...

J'adore lire. En ce moment, je découvre l'œuvre de Tanguy Viel. C'est une forme de contemplation très à part : on ne fait rien d'autre, on ne pense pas à soi, on s'oublie. Ça fait beaucoup de bien et surtout ça inspire. Mais depuis quelques mois, je passe un peu trop de temps sur l'iPhone, je dois faire attention...

En parlant littérature, vous avez adapté Hervé Guibert à la scène dès vos débuts.

Comment l'avez-vous découvert ?

Quand un amoureux m'a offert *Fou de Vincent*. Ça a été un coup de foudre nucléaire... et posthume. C'était à la sortie de l'adolescence, donc tout ce que Guibert disait du désir, du corps, de Paris, c'était à la fois très exotique et familier. Il est rare de faire, par la littérature et la photographie, la connaissance aussi intime de quelqu'un qui, pourtant, n'est plus là. J'aurais préféré l'aimer quand il était vivant.

Guibert a aussi été mis en scène dans *Les Idoles*, la pièce chorale de Christophe Honoré, qui a joué le rôle de détonateur quant à l'envie de jouer sur grand écran...

Oui ! En voyant *Les Chansons d'amour*, j'ai réalisé que si c'était ça le cinéma, j'avais envie d'en faire partie. Jusque-là, j'étais simple spectateur, je ne rêvais pas de tourner dans un film.

Quel est votre plus grand rêve ?

Que perdure cette existence très amusante et très chanceuse, ce luxe de vivre des journées qui ne se ressemblent pas. On a tant d'occasions de se mettre en veille, de devenir un mouton de Panurge, d'oublier d'être alerte... Je rencontre fréquemment des gens nouveaux, passionnants et hilarants. Si cela peut apporter son lot de désillusions et de superficialité, cela me nourrit en gourmandise intellectuelle. Ce n'est pas donné à tout le monde !

Comment réagissent vos parents en vous voyant sous les feux des projecteurs, racontant au public leurs engueulades à cause (entre autres) de Dominique Voynet ?

Pas grand-chose. Ils sont venus voir le spectacle, ils l'ont trouvé bien mais ne se sont pas étendus. Ils se comportent normalement, sans

hystérie. C'est même désarmant pour eux car on est une famille de la campagne, du milieu des vignes, où on parle peu de soi. Aux antipodes de notre milieu parisien où on n'est pas avare de mots d'amour, de gestes tactiles, de compliments. Ils m'invitent à davantage de pudeur. Même après mon premier spectacle, qui évoquait mon coming-out, où je parlais beaucoup de ma mère, ils n'ont rien dit. Le principal pour eux, c'est que je m'accomplisse et ce n'est pas, comme un Édouard Louis, en m'affranchissant d'un milieu qui m'a fait souffrir ou qui m'a cadennassé. Au contraire, c'est grâce à mes parents que j'ai pu m'épanouir.

À quoi ressemblait votre éducation ?

Très peu de mots. Peu de sorties au cinéma. Pas mal de télévision, le divertissement comme les films français. De l'amitié, car mes parents faisaient partie d'une grande bande d'amis. De la campagne, de la montagne et de la mer. Le grand air ! Je n'étais pas un geek replié dans ma chambre mais en tant qu'enfant unique, j'avais beaucoup de temps d'ennui à investir, à meubler... Pour l'imaginaire, c'était très bien. J'ai écrit un journal intime, des sketches, des spectacles. J'ai toujours adoré le jeu sous toutes ses formes, de société ou purement récréatif : je refaisais *Fort Boyard* dans la cour !

Dans *Un Soir de gala*, vous vous présentez comme une « vieille âme »...

Parce qu'on me l'a beaucoup dit ! De nos jours, on nous indique qu'il faut consommer ce qui est neuf ou à la mode. Les artistes ont des dates de péremption, on devient ringard à peine éclos. Plus l'époque est frénétique, plus j'ai le réflexe d'aller voir les archives. Je ne suis pas pour autant pétainiste, hein, je m'intéresse aussi à ce qui s'est passé avant-hier ! Cette idée que le passé est derrière nous est une construction contemporaine et occidentale. Chez les Sumériens, cette civilisation de la Mésopotamie antique, le passé est toujours représenté devant l'humain. Comme on le connaît, on ne le perd jamais de vue. Et le futur, lui, nous pousse dans le dos.

Dans le spectacle, vous affirmez être « très lâche politiquement ». Ce qui ne vous empêche pas de partager vos ressentis sur les violences policières ou la toxicité bourgeoise. Vous ne souhaitez pas être considéré comme un artiste militant ?

D'abord, je précise que je ne trouve pas ça chiant, les artistes qui s'engagent, car j'ai toujours eu une éducation et une sensibilité de gauche. Au sein de la sphère médiatique, je préfère entendre des idées progressistes que l'inverse ! Or, au moment où je suis apparu, on donnait beaucoup la parole à des gens qui n'étaient pas forcément capables d'éclairer notre époque. Et ça a empiré depuis. Il me semble plus pertinent qu'on tende le micro à des intellectuels, des penseurs, des philosophes. Car les artistes, s'ils sont interrogés pour leur popularité et leur répartition, ne comprennent

souvent rien au monde, ils en inventent même parfois un autre. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'ils sont artistes ! Pour ma part, sur scène, j'aime que les spectateurs se sentent dans un autre espace-temps, qu'ils oublient tout. Il n'y a aucun intérêt à trop traiter de l'actualité.

Vous avez 34 ans. Les années qui défilent, ça vous fait quoi, vous qui êtes un grand nostalgique ?

J'ai une nostalgie assez conne : je préfère mon enfance à aujourd'hui alors que je m'amuse beaucoup plus. Dans le temps qui passe, il y a une catastrophe mais aussi une aubaine : on a tous les jours la possibilité de s'améliorer.

Que craignez-vous le plus ?

L'avenir à court terme. On s'habitue à des choses inacceptables qui semblaient jusqu'ici ne se produire qu'aux États-Unis ou au Brésil... Sinon, la mort des autres m'effraie, surtout celle de mes parents. Ce n'est pas du tout une alternative possible pour moi ! Vu que je suis fils unique, que je n'ai pas d'enfant et que je n'ai pas prévu d'en avoir, et que mes parents ne sont pas immortels, j'ai peur de la solitude.

Quels ont été vos plus grands moments de solitude, justement ?

Au tout début, quand je faisais des premières parties, j'ai joué à Mâcon, ma ville de naissance, et ça s'était hyper mal passé. Le spectacle s'ouvrait sur Marguerite Duras, et des gens m'avaient attendu à la fin pour me reprocher une certaine forme d'élitisme. D'après eux, je ne savais pas parler aux personnes soi-disant simples. Sauf que je faisais aussi des blagues très connes ! Je l'avais donc mal vécu. À la télévision, il y a également eu quelques chroniques ratées.

Dans ce cas, je rentrais chez moi tête baissée, au plus vite, pour me mettre en boule au fond du lit !

Dans le spectacle, l'un de vos personnages, également acteur, se transforme en mannequin pour des produits de luxe. Vous résistez au chant des sirènes publicitaires ?

Ce serait malhonnête de répondre que c'est facile. Et je peux être très faible ! Cependant, si j'ai beaucoup rêvé de notoriété, que le public soit au rendez-vous, ça n'a jamais été pour l'argent, le glamour, la mode, le fait d'appartenir à un autre milieu que celui dont je viens... Je n'avais pas un désir de transfuge de classe. Quand tout a commencé pour moi, je me suis retrouvé invité à des défilés mais je n'y comprenais strictement rien. Je me sentais anachronique, voire intrus. Quand la tentation se présente, je réfléchis à ce qu'auraient fait mes idoles. Muriel Robin ou Jean-Pierre Bacri auraient-ils accepté de faire semblant de répondre à des interviews juste pour vendre des bijoux ? Ben non. J'essaye d'être digne de mes inspirations.

Le succès ne vous dérange pas pour autant ?

Au contraire, c'est une fête quotidienne d'être connu : les gens sont beaucoup plus souriants et gentils. Quand je vois un commerçant annoncer « ça fera 39,90 euros » d'un air revêché au client précédent et, qu'une fois arrivé à moi, son visage s'illumine, c'est un grand plaisir de la vie !

Un Soir de gala de Vincent Dedienne. Au théâtre des Bouffes du Nord à Paris du 22 décembre au 29 janvier 2022. Tournée en province du 5 avril au 22 juin 2022.